

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 9

Artikel: Onna tsecagne dè ménadzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oh ! murmure-t-elle, nous sommes perdus !

Le meunier hausse les épaules. Il n'a pas peur, lui ! Est-ce qu'on meurt comme ça ?

La Vérance peut bien monter, elle ne les atteindra pas. D'ailleurs il est minuit, dans trois ou quatre heures le jour se lèvera et l'on viendra à leur secours. Pourquoi désespérer ? Il faut du temps encore pour que le danger soit imminent et on les sauvera avant.

La femme secoue la tête d'un air de doute et recule ; pour ne pas entendre le bruit de l'eau, elle s'assied dans un coin de la chambre et se cache la tête dans ses mains, tandis qu'une épouvante saisit brusquement le meunier.

Voici que des fagots, des planches, une broquette, passent devant ses yeux effarés et sont emportés par le courant. Puis, ce sont des sacs de blé... et, terrifié cette fois, il les compte...

Si la Vérance arrivait jusqu'à lui, cependant ? Un frisson d'horreur lui passe sur le corps et il reste là, fasciné, les yeux dilatés, se cramponnant des deux mains à l'appui de la fenêtre, pris de vertige devant la rivière grondante et noire comme devant un gouffre.

L'eau monte, monte, monte ! Elle attaque le moulin, enfonce les portes, emporte les chaises, le bahut, la vieille horloge, et arrache la grande roue avec un bruit formidable.

Les heures passent. Enfin les paysans sont levés et une clameur soudaine retentit dans le village devant la Vérance débordée.

— Et les meuniers ?

Tout le monde accourt, mais il est impossible de les secourir, car la rivière est furieuse et briserait comme un fétu les petites barques dont on peut disposer.

Qui donc aurait le courage de se dévouer pour tenter ce sauvetage périlleux ? Qui ! Daniel Béjoin !

La rancune qu'il a gardé aux meuniers depuis des années s'évanouit devant ce spectacle de mort. Il est grand, solide, robuste, et il n'a peur de rien, lui ! Est-ce que ce ne serait point un crime, un meurtre, que de ne rien tenter pour les sauver ? Est-ce parce qu'ils ont été coupables envers lui, qu'il doit être à son tour ?

— Dieu soit loué ! s'écria la meunière, lorsque debout auprès de son mari, elle aperçut là-bas la frêle embarcation qui luttait vaillamment ; regarde, on vient à nous !

Marody essaya de reconnaître qui osait s'aventurer pour eux.

— C'est Daniel ! Daniel ! répéta-t-elle.

— Tu es folle ! Lui seul ne viendrait pas.

— C'est lui, te dis-je !

Il se pencha plus avant et poussa un cri.

A cette minute suprême, au milieu de l'ouragan plus déchaîné que jamais, et dans le délire de sa fièvre, une hallucination se dressait soudain devant lui. Ce n'était point Daniel qu'il voyait venir, abdi quant chrétiennement sa vieille haine pour les arracher à la mort. Non, non ! devant ses yeux hagards, c'était le vieux Béjoin qui apparaissait, le mendiant qu'il avait impitoyablement chassé et qu'il avait tué !

Il fut pris alors d'une terreur sans nom, d'une sorte de folie contre laquelle son cerveau ne put réagir, et, pour échapper à l'angoisse, pour ne point sentir son étreinte, pour ne point entendre les malédictions que, sans

doute, il venait lui adresser, le meunier se précipita de lui-même dans le grand linceul mouvant de la Vérance, entraînant avec lui sa malheureuse femme qui se débattit vainement. Cela, au moment précis où Daniel triomphant allait atteindre son but !

Moins d'une heure après ce tragique événement, le moulin, lézardé, crevassé, attaqué par les vagues, secoué par le vent, ébranlé jusque dans ses bases, heurté par tout ce que la rivière charriait, le moulin s'effondra.

Aujourd'hui vous en verriez un autre à la place du premier. Il est joli, coquet et pimpant dans son manteau de pampres verts.

Les nouveaux meuniers, Daniel Béjoin et sa femme Trinette, la fille des Champieaux, fort aimés des Mazelonnois, sont généreux, larges aux pauvres et bienveillants à chacun.

On n'a jamais pu retrouver les corps des Marody. Qui sait où les eaux de la Vérance les auront emportés ?

Quant à Charlot, il n'est jamais revenu au village et personne ne peut dire ce qu'il est devenu.

JEAN BARANCY.

Onna tsecagne dè ménadzo.

On homme que taupè sa fenna est on petit soudzet ; mà, se après l'avai vouistâie bin adrai la tsampè avau la fenêtra, c'est onna granta canaille, à mein que cein s'éyé po onna farça.

Lo leindéman dào bounan, on gaillâ que restè decoutè la peinta dâi « Dou bocans, » fasâi lo trafi pè l'hotò tandi la matenâ. L'avai àovai la fenêtra et fasâi ou détertîn dào diablo, qu'on l'oïessâi du lo bet dè la tserrâire. La fenna, que ne laissivè pas son drâi ào tsat, lâi repipavè coumeint n'a sorcière, que lè dzeins que passâvont s'amouellâvont que dévant po cein oùrè et que lè coumârs àovressont lè fenêtrès po cein attiutâ.

Ma fâi cein s'êtsâodâvè adé mé, et flin ! flâ ! on coumeinchâ à oùrè zonnâ lè z'atouts et tchurlâ la fenna.

— Mà, se desont lè vesins, que dào diablo lâi a-te ? L'est lo premi iadzo que cein lâo z'arrevè ; l'ont adé vitiu ein pé tant qu'ora et la fenna est portant 'na brava fenna et li on dzeinti coo. Binsu que l'ein a prâi onna bombardâie hiai et que l'a lo vin crouïo. Attiutâ coumeint la rôssè !

Et on l'oïessâi rolhi coumeint on éco-châo.

— Foudràî la police, se y'ein a que desont ; mà la police n'êtâi pas quie.

A cé momeint on vâi la fenna que l'homme sécosâi, s'approtsi dè la fenêtra, et que lo gaillâ menacivè dè fottre avau. Lè dzeins refrezenâvont dè la vairè veni avau et s'ein vont criâ la police po veni arretâ cé bregand que l'ariont bin frézâ se l'aviont tenu.

— Ora, n'ia pas dè nâni, tsancra dè tsaravouta, se fasâi l'homme, y'a prâo grand teimps que te m'ein fâ, tè faut avau ! va t'émelluâ ta poueta téta su lo pavâ !

Adon l'eimpougnè la fenna à la brachâ, et rrrraao ! la tsampè avau ào momeint iò dou gâpions arrevont. Lè dzeins, épouâris, s'einsauvont po ne pas cein vairè, lè fennès font dâi sicliârès coumeint dâi locomotivès, et quand la fenna fe piaff ! su lo pavâ, le restâ quie sein remoâ.

Adon on s'approutsè po la relévâ ; mà quand on l'eimpougnè... tè ràodzâi po on farceu... C'êtâi onna bedouma, iena dè cliâo fennès ein bou, coumeint on ein vâi tsi lè modistrès, que lo gaillâ avâi trovâ à n'on cârro pè lo guelatâ et à quoui l'avâi affubliâ onna béguina, on gredon et on caracò à sa fenna, po féré onna farça. Sa fenna êtâi z'ua passâ lo bounan tsi leu et lo gaillâ, qu'êtâi prâo risolet, s'êtâi peinsâ dè bailli clia re-préseintachon po bailli on émochon âi taboussès sè vesenès que sont adé à attiutâ cein que sè passè tsi lè z'autrès dzeins.

Quand lè gâpions ont vu cein qu'ein irè, sont repartis ein recafeint, tandi que lo gaillâ que s'êtâi esquivâ pè der-râi la maison, s'êtâi einfatâ âi « Dou bocans, » du iò vouâitivè lè dzeins sè ramassâ tot bobots, tandi que li sè tegnâi lo veintro.

N'é pas fauta dè vo derè que tandi la soi-disant tsecagne l'est lo gaillâ que dessuvivè la fenna, po repondrè.

Favey et Grognez

à Yverdon.

VI

A peine nos trois compagnons avaient-ils quitté le buffet de la gare, que leur conversation, excitée par une gaie digestion, fut tout à coup interrompue à la vue des baraques de saltimbanques, des carrousels et des jeux de hasard qui fermaient presque entièrement un côté de la place. Le ciel s'était voilé, la nuit tombait rapidement, et tous ces industriels ambulants avaient déjà allumé leurs grandes lampes à pétrole dont les réflecteurs envoyaient au loin la lumière. Le tambour, le cor de chasse, les cymbales, la grosse caisse, les boniments à voix rauque, les cris, les appels à la foule, remplissaient l'air de leur infernal tintamarre.

— Quel commerce est-ce çà ? s'écrie Grognez ; mais regardez-voir cette ribandée de comédiens !

— Ami Grognez, on assure que ça mérite d'être vu, dit François, de Bot-tens... Rien ne nous empêche d'y donner un coup d'œil en passant.

Et, attirés par les lumières et le bruit, tous se dirigèrent à grands pas de ce côté.

Lorsqu'ils furent arrivés près de la baraque d'un escamoteur dont la voix s'efforçait de dominer la musique nasillarde du carrousel voisin, Favey dit,